

Jean-Louis Rinaldini

L'intime en questions

J'aurais pu appeler mon intervention : le trait d'union et de l'usage qui en est fait en psychanalyse. Puisque j'ai choisi de parler de l'espace de l'intime, c'est-à-dire l'espace de l'entre où se déploient les dimensions de la vérité, du savoir et du sexe. Et pour cela je vais essayer d'articuler cette question telle qu'elle s'expose dans le social aujourd'hui avec la façon selon laquelle elle se déploie dans la cure analytique, pour l'analysant mais aussi en ce qu'elle concerne la pratique de l'analyste.

Alors, si nous commençons par regarder du côté de l'actualité, c'est-à-dire ce qui est mis en actes dans les discours médiatiques, évidemment là nous sommes servis !

Remarquons que le maître mot aujourd'hui c'est : Il faut rendre tout transparent, on fait à tout propos l'éloge de la transparence, il faut que ce soit lisible, visible, en pub vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu ! Nous sommes comme le dit Paul Virilio dans une société de la monstration et non plus de la démonstration. On parle du droit de savoir. Vouloir tout savoir et tout voir, immédiatement et en direct (voir également la pub pour Europe 1 de P.Labro). Je voudrais citer Sylviane Agacinski qui écrivait récemment :

Prenons-y garde cependant: la vie n'est pas tout entière publique. La sphère privée, comme son nom l'indique, appartient à un champ qui doit pouvoir se séparer des autres et se soustraire à ce que Hannah Arendt appelait «la lumière impitoyable du domaine public». La vie privée, lorsqu'elle est protégée, est la possibilité d'un retrait à l'abri des regards: elle demande un espace où l'existence physique, avec ses besoins, ses plaisirs et ses souffrances, ne soit

pas en permanence exposée aux autres, un espace où les rapports intimes ou privés, à travers les échanges écrits ou oraux, par exemple, soient protégés des indiscretions. Aussi devrions-nous nous méfier de nos propres désirs de transparence. Un monde sans secret, sans retrait, serait un monde sans pudeur, dans lequel la limite entre le privé et le public disparaîtrait. Une société où l'on pourrait tout voir et tout montrer, au nom de la vérité, abolirait le respect auquel tous les individus ont droit. Il faudra faire un jour l'éloge de l'obscurité. Voilà qui me plaît assez et sert mon propos puisque j'essaierai d'aborder cette question du secret et de l'énigme dans la cure..

Mais pour commencer je vais rappeler quelques exemples qui font l'actualité comme on dit.

La question posée par l'affaire Clinton-Lewinsky (au-delà de toutes considérations politiques) et qui vaut bien au-delà du seul cas américain, c'est de savoir si le remplacement de la démocratie représentative par la démocratie d'opinion avec la montée en puissance du pouvoir judiciaire et du pouvoir médiatique est un progrès ? Je laisse de côté cette question mais je remarque que beaucoup ont ri de Clinton. Si les choses du sexe prêtent ainsi à rire c'est peut-être qu'elles donnent de la joie ?

Ce qui est en jeu c'est l'opposition entre « le sexe », qui ne relève pas de la vérité (mais de l'amour sous toutes ses formes), et « le droit », qui se prévaut de la vérité (rien que la vérité, et toute la vérité comme on dit...) alors qu'il relève de la gestion et du rangement, d'une logique où le formalisme juridique cherche à capter la vie, dans sa « vérité ». Vouloir pour Président un homme qui ne mente jamais, c'est vouloir un mort. Parce que Clinton se bat contre des tueurs. C'est sans doute pourquoi il nous émeut si l'on veut bien faire exception de toute considération politicienne. L'enquête semble écarter le sexe pour ne pointer que le mensonge, mais c'est pour mieux revenir au sexe et y dénoncer le mensonge de la liaison parallèle; on voit à

l'œuvre cette obsession d'un accord sexe et vérité, ou mieux: sexe et droit.

Autres exemples que je livre sans autres commentaires :

Le droit à la discrétion en matière de santé, par exemple, associé au secret médical imposé aux médecins, est loin d'être toujours respecté. A la faveur d'un entretien d'embauche ou d'un formulaire d'assurance, il arrive qu'on vous questionne pour savoir si vous suivez un traitement médical et lequel. On demande aux femmes si elles sont enceintes ou si elles souhaitent le devenir.

Tout récemment, dans un éditorial, le Monde s'interroge, pour savoir s'il ne serait pas opportun de réfléchir à nouveau sur le principe de « **transparence absolue** » en matière de santé des gouvernants, tel que François Mitterrand l'avait revendiqué pour lui-même et pour les Français, en 1981. L'exemple est pour le moins malheureux quand on connaît la suite.

A propos de l'ouverture, à la Library of Congress (LOC) de Washington, de la grande exposition «Freud, conflit et culture», qui célèbre le centenaire de la psychanalyse, eh bien dès décembre 1995, une pétition signée par 42 chercheurs indépendants, américains pour la plupart, a été adressée à James Billington, directeur de la LOC, et à Michael Roth, commissaire de l'exposition. Les signataires, parmi lesquels figuraient d'ex-chercheurs, critiquaient le caractère trop «institutionnel» du futur catalogue et réclamaient que leurs propres travaux y figurent. Et pour appuyer leur démarche, deux des organisateurs de cette pétition, fanatiques de l'antifreudisme (Peter Swales et Adolf Grunbaum), ont déclenché une campagne de presse virulente dans laquelle Freud était accusé, entre autres horreurs, d'avoir sexuellement abusé de sa belle-sœur et d'avoir inventé un charlatanisme incompatible avec la vraie science.

Apeurés par cette chasse aux sorcières, les organisateurs de l'exposition ont préféré l'ajourner, alors même que de nombreux journalistes et intellectuels américains manifestaient dans la presse leur hostilité à ce fanatisme. Comme quoi, comme le remarque un des personnages de Murphy Brown, une des séries les plus populaires de la télévision américaine, parfois un cigare n'est « qu'un cigare », et là pour le coup c'est celui de Freud !

Enfin le PACS qu'on ne peut pas passer sous silence, PACS que d'aucuns avaient voulu nommer Contrat d'Union Libre (!). Au fond, ce qui fait problème dans ce débat, c'est la recon-

naissance symbolique du couple homosexuel et non les droits qu'elle donnerait. Cela pose une foule de questions, nous avons parlé la semaine dernière. D'une part, on comprend que pour ceux à qui le mariage pèse et qui ne savent s'en délivrer cela puisse leur faire problème. Ils paient cher pour leur lien et voilà que d'autres pourraient en bénéficier à peu de frais puisqu'ils y voient à juste titre un clone du mariage, une façon de contourner la différence sexuelle. Cela dit est-ce que de les reconnaître va les rendre moins marginaux ? Et si un couple ne veut pas être « légitime » au sens de la loi quel sens cela a-t-il de le légitimer ? Et si la légitimité est un idéal que certains couples n'atteignent pas quel sens cela a-t-il de le leur donner ?

On pourrait multiplier les exemples et la noria des questions qu'ils posent. Mais mon propos n'est pas de développer des interprétations psy sur des phénomènes contemporains ce qui est toujours tentant par ailleurs. Mais plutôt de constater que l'intimité qui se décline sous les termes de transparence, du savoir, du sexe, de la vérité, occupe désormais le devant de la scène, qu'elle est l'enjeu de pouvoir, de récupérations médiatiques et financières et qu'après tout *l'intime en questions* c'est aussi et avant tout le fondement de la cure analytique, et que la psychanalyse subit par contre-coup ou par résonance, les avatars qui se déploient dans le champ social et dont nous parlions, ne serait-ce que par les discours qui sont tenus sur la psychanalyse mais aussi par la multiplication des thérapies qui se légitiment de son nom et qui n'ont que peu de chose à voir avec la mauvaise nouvelle apportée aux humains par Freud au début du siècle, à savoir : l'homme est porté par quelque chose de lui qui lui est étranger. Il n'est pas intégré à lui même, et cela à cause d'un écart intrinsèque qui s'appelle l'inconscient.

Commençons par établir un distinguo entre intime et intimité.

Cette distinction que j'introduis entre l'intimité et l'intime n'est absolument pas justifiée sémantiquement. En effet si on se réfère à l'étymologie les deux termes connaissent la même évolution. En effet, intime qui est emprunté au latin *intimus*, c'est ce qui est le plus en dedans, au fond, est d'abord employé pour qualifier une personne très étroitement liée avec une autre, puis est ensuite employé pour la vie intérieure, secrète, d'une personne. Les romantiques en développent l'idée de ce qui est strictement personnel et tenu caché aux autres, en particulier ce qui se manifeste par un contact

charnel des corps. Intimité suit la même évolution passant de ce qui est intérieur et secret au caractère étroit d'un lien. On voit donc apparaître cette idée du secret sur laquelle je reviendrai plus tard. Pour autant, que l'étymologie ne m'autorise pas à effectuer cette distinction entre intime et intimité, cela ne m'empêche pas de penser que nous pourrions nous, envisager de les distinguer, **l'intimité** caractérisant ce qu'il est convenu d'appeler le jardin secret d'un sujet, ou ce qu'il croit être tel, qui ne sera jamais dit même au risque d'une psychanalyse bien qu'une analyse doive le conduire à abandonner ce leurre, ce qu'il pense qu'il sait de lui, dont il pense avoir conscience et qu'il gardera au fond de lui et **l'intime** qui n'a plus rien à voir avec le sujet conscient de la psychologie mais qui se spécifie de l'inconscient, qui se spécifie d'être un lien comme effet du langage entre deux sujets, c'est-à-dire qui découpe, entame l'un et l'autre, un entre-deux en quelque sorte, ce qui ne signifie absolument pas un entre eux-deux. Ça ne signifie pas l'intervalle.

LE TRAIT D'UNION, LA NOTION D'ENTRE

Le trait d'union dans la perspective dans laquelle nous nous plaçons porte mal son nom puisqu'il nous dit qu'il relie, unit deux entre eux. Alors que ce trait indique l'entre deux, non pas ce qui est entre, un espace isolant l'un et l'autre mais l'entame, la découpe qui affecte déjà l'un et l'autre. L'entre est déjà constitutif de chacun des éléments.

La séparation, inhérente à l'entre-deux, agit dans chacune des parties, et cela tire à conséquence: les deux parties, liées du fait de la coupure qui les sépare, ne forment pas un tout (encore moins sont-elles le tout) quand elles sont réunies. Qu'est-ce qui les fait échapper à la totalité ? Le temps qui s'écoule, la génération, la création, la reproduction. On se retrouve au cœur même de la transmission.

C'est dire combien dans cette perspective l'intime nous échappe et nous tient, en tant qu'effet de la castration du sujet, en tant que parlêtre, du fait d'être un être parlant, d'être en inadéquation avec le monde des choses, puisque si l'homme se libère de l'asservissement par le signe c'est pour tomber sous le coup du signifiant (le refoulement originaire), sous le coup du manque essentiel qui fonde la structure du

langage ce qui est le destin de tout névrosé alors que le pervers est assujéti à son objet.

Est-ce que le discours médiatique sur l'intime ne nous propose pas justement que des signes ou équivalents, pas de symbolisation, on est proche de l'objet alors qu'il se propose de médiatiser. Le rapport à l'objet se veut de plus en plus immédiat.

Pour le dire autrement, l'idée générale, la représentation commune synonyme de l'intime, c'est ce qu'il y a de plus intérieur, de plus profond, de plus secret. Cet intérieur est imagé par la chambre, le lit, etc. lorsqu'on resserre la métaphore de la maison, la chambre, le lit, le couple, le corps, on en vient à penser que le plus intérieur, le plus intime, c'est l'intérieur du corps. On retrouve cette image très bien représentée dans toute la mythologie autour du corps de la mère. Mais à mon sens l'intime n'est pas l'image qu'on se fait de l'intérieur, la métaphore qu'on peut en déduire. Il n'est pas de cet ordre, il n'est pas dans les lieux réservés, reclus : Je dirai que l'intime se situe dans l'entre-deux, au minimum à l'entre-deux corps.

A condition de poser que le corps pour la psychanalyse n'est pas celui de l'anatomiste.

Un corps humain fait trou pour le psychanalyste à la différence d'un anatomiste pour qui la peau circonscrit un espace plein et qui ne constitue pas un trou. Un corps humain fait trou parce que si on pense le problème en termes de savoir, celui qui habite un corps ne saura rien à son propos. Son corps garde par-devers lui un mystère depuis que sa signification a été refoulée, du fait de son investissement phallique, c'est-à-dire entre le moment où il a été parlé et celui où il a commencé à parler. L'amour répond à la tension qui tire le corps vers cette signification perdue. Sans le regard d'autrui le corps flotte, il fait trou, tel un sac de peau vide. Avec le regard de l'autre, il s'emplit et rejoint la pleine opacité du non-savoir, puisque cette plénitude dépend d'autrui.

Donc ce n'est pas ce qui se passe à l'intérieur mais c'est exactement ce qui constitue le rapport à l'autre. On quitte donc une représentation de l'intime comme image d'une autarcie narcissique pour une image de ce qui constitue le rapport à l'autre aussi bien qu'aux autres; on sait bien que l'autre auquel on s'adresse est toujours un autre, il n'est jamais celui qu'on croit. Ce que dit le patient à son analyste est adressé à son père, sa mère ou autre. Cela fait déjà éclater la représentation d'un système autarcique à l'intérieur duquel on trouverait le plus intime.

On est dans une autre dimension que la représentation que l'on se fait du partage entre l'intérieur et l'extérieur, privé et public, profond et superficiel, etc. On se retrouve dans une représentation en spirale ou l'intérieur de l'un peut devenir l'extérieur de l'autre, ou l'intime n'est ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Et c'est là que se tient l'analyste.

LE PSYCHANALYSTE PERSONNAGE DE L'ANTRE / ENTRE

Ce qui définit la position de l'analyste, de son discours, comme « entre », interstice, effet pulsatil de bribes et de fragments, c'est ce qui justement n'est pas de l'ordre de la suture. « L'analyste se refuse à suturer, dit Serge Leclaire, il est comme le sujet de l'inconscient, c'est-à-dire qu'il n'a pas de place et ne peut pas en avoir »¹.

Et c'est bien là une question d'éthique pour le psychanalyste. Si l'éthique c'est la recherche d'un point de parole où la parole met en acte ses points de renouvellement alors que tout est supposé acquis, où il n'y aurait plus qu'à tourner en rond. L'Éthique c'est au fond rendre la langue habitable, à plus d'un.

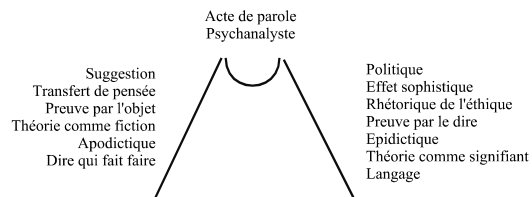
Si l'approche de l'inconscient appelée psychanalyse a apporté quelque chose c'est bien l'exigence d'actualiser le dire au point d'en faire une mise en acte décalée. C'est-à-dire que le psychanalyste, est sommé de répondre non pas toujours dans la langue où on lui parle, mais à répondre de lui, comme ayant part à l'inconscient. Et c'est ce que nous rappelle Lacan dans les *Écrits* « L'inconscient se ferme en effet pour autant que l'analyste ne porte plus la parole, parce qu'il sait déjà ou croit savoir ce qu'elle a à dire »².

Roland Gori le formule de cette façon :

« En conséquence, nous voyons que la psychanalyse chemine sur une ligne de crête. D'un côté du versant, s'ouvre l'abîme d'une pratique qui, à ne pas reconnaître sa dette au signifiant, s'approche sans cesse de la suggestion et du transfert de pensée, de l'autre côté, se profile une pratique de l'analyse qui, à privilégier le

langage aux dépens de l'acte de la parole, ouvre la voie à un détournement de la méthode freudienne au profit du politique et d'une rhétorique de l'éthique. »³

La question n'a d'intérêt que dans la mesure même où, loin de se poser uniquement dans le champ des institutions et des doctrines, elle opère en permanence, au cœur même du dispositif de la cure, comme autant de séductions qui menacent et soutiennent à la fois l'acte analytique.



épidictique : qui montre qui sert à montrer, démonstratif

apodictique : évident, le contraire problématique. Kant : jugements qui sont nécessairement vrais.

Cette question est extrêmement importante parce que fondamentalement éthique, c'est de savoir par exemple, si la conduite de la cure doit être une activité mémorisante et spéculative s'appuyant sur la répétition organisée par le transfert, ce qui revient à postuler une adéquation entre savoir et vérité ou s'il convient d'abandonner cette possible adéquation d'un savoir à la vérité.

Dans le premier cas il s'agirait de revivre dans le leurre le passé et le leurre donnerait une chance de « corriger » le passé qui serait revêtu, d'en combler les lacunes (mémorisation) et en tenant compte de ces nouveaux souvenirs de corriger la téléologie initiale du sujet. On confond alors vérité et effectivité. Cela pose questions car le plus fort, c'est que l'activité mémorisante et spéculative ainsi poursuivie, loin d'être sans effets, produit au contraire un véritable ravalement moïque, comme on dit ravalier une façade, qui peut prendre allure de guérison: le sujet s'y découvre un sens. Qu'on

¹ Leclaire, *Cahiers pour l'analyse*, n°3, Paris, Seuil, 1966, p. 83.

² Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 359.

³ Gori R., *La preuve par la parole*, PUF, 1996, p. 92.

pense aux effets « bénéfiques » et immédiats, parfois, du commencement d'une analyse, quand la parole du patient emprunte le chemin de la mémorisation téléologique. Ou encore, pour saisir ce qui peut être ici à l'œuvre, qu'on pense à la façon dont un obsessionnel peut se défendre contre l'angoisse par d'incessantes récapitulations de son emploi du temps ou de l'ordre historique de l'univers autour de sa personne. Tout cela, bien entendu, est une considération, voire une critique, faite après coup, qui suppose qu'on en soit déjà à une autre idée de ce qui opère dans l'analyse. Le gain de savoir conscient, disons connaissance, qu'on y obtient est d'abord de l'ordre du souvenir et de la spéculation.

Il résulte que le gain de savoir conscient obtenu au cours d'une telle analyse c'est un gain **dans** le savoir qu'on a imaginé à la place de la vérité, et non pas un gain dans la vérité. La reconstitution historique (combler les lacunes et rétablir une chaîne causale), qu'un patient peut considérer comme son acquis dans l'analyse, n'a pas nécessairement de rapport avec la vérité qui, dans cette analyse, a effectivement opéré. Car le gain de savoir de l'analysant dans la cure n'est pas isomorphe à la vérité mais à un savoir qu'il a imaginé être sa vérité. Elle implique qu'une telle conception de l'analyse (ou de quelque thérapie de la parole que ce soit) produit bien sûr des effets, mais se méprend en empruntant l'explication de ces effets à un gain de savoir de l'analysant, c'est-à-dire à un épiphénomène du transfert.

Dans le deuxième cas c'est-à-dire, que ce qui opère dans la pratique n'est pas le sens, mais la matérialité du signifiant c'est me semble-t-il impossible à démontrer, car seule l'expérience d'une cure semble en dernier ressort pouvoir convaincre. On pourrait dire que c'est même inutile à démontrer, parce que, pour celui qui a traversé cette expérience, ne pas l'admettre est une façon de protéger la valeur phallique du savoir qu'il a acquis, et de maintenir l'impasse quasi perverse dont il a signé la fin de sa cure.

Mais essayons tout de même d'en dire quelque chose en prenant un exemple.

Soient « X » et « Y », qui ne se connaissent pas, à l'arrêt du bus. « X », qui attend depuis fort longtemps le bus n° 7, en l'apercevant finalement, lance à l'intention de « Y »: «Voilà le sept!»; dans l'intention de rencontrer, le temps de cet échange, sous la forme d'une réjouissance imaginaire, son semblable en la personne de

l'utilisateur éternellement insatisfait des transports publics. Mais le hasard veut que « Y », en ce moment même, soit en train de consulter fébrilement son journal, pour y lire les résultats du tirage du Loto national (on est donc un mercredi): prêt à une tout autre réjouissance imaginaire et par ailleurs adepte de la statistique pour joueurs, « Y » répondra, en vérifiant qu'en effet le sept a bien été tiré cette semaine: « Il ne sortait plus depuis très longtemps. » « X », désemparé, à supposer que l'arrivée de son bus ne l'absorbe pas trop, se trouvera alors avec un signifiant sur les bras, la matérialité d'un «sept» désormais délié du projet imaginaire qui lui donnait sens et qui en justifiait l'énoncé.

Il se peut - **mais à une condition** - que ce sept le renvoie, lui, à son tour, à tout autre chose qu'à son être d'utilisateur mécontent des transports en commun. Par exemple à la grossesse avancée de sa femme et aux craintes d'un accouchement prématuré qu'il s'avoue mal, d'autant plus mal que cette menace est due à un avortement précédent qu'il a lui-même voulu; et ainsi de suite.

Je dis: « à une condition », car il faut, pour cela, qu'il y ait du transfert; ce qui, encore une fois, n'est pas une propriété exclusive de la situation analytique. Un névrosé suppose toujours qu'il y ait un Sujet du savoir qu'il imagine être sa vérité, sans pour autant attribuer ce savoir à un de ses semblables. « X » imagine donc sa vérité sous la forme d'un savoir et suppose qu'il y ait un Sujet de ce savoir. Cette supposition - qui est, nous l'avons vu, une conséquence du fonctionnement du langage - suffit pour qu'une parole à la cantonade puisse être entendue par « X » comme provenant du lieu de la chaîne signifiante pour lequel un signifiant (S1) (« voilà le sept ») peut le produire, lui, « X », comme Sujet, c'est-à-dire **du lieu où ça saurait ce que « X » dit « en vérité »**. Si ce savoir en question n'est pas - sauf dans la psychose - « attribué » à un semblable, il est faux de penser que n'importe quel semblable puisse énoncer une parole qui sera entendue comme le fait du Sujet supposé d'un tel savoir: il y a encore une condition supplémentaire pour que « X » entende la réplique de « Y » comme venant d'une chaîne qui fait du « sept » de son « voilà le sept » un signifiant. Il faut que « X » se soit adressé à « Y » comme à un semblable pas tout à fait quelconque, disons aimable; ce qui signifie: par qui

il souhaiterait être « aimé », ou plus simplement reconnu. Cela se vérifie dans l'exemple; où le dit de « X » n'avait pas d'autre but que d'obtenir une reconnaissance; en l'occurrence, en tant qu'usager des transports en commun. Cette demande à peine implicite était adressée bien au-delà de « Y », car toute demande de reconnaissance, quelle que soit la réjouissance imaginaire qu'elle vise, est d'abord demande d'être reconnu comme Sujet, et, comme telle, s'adresse au Sujet supposé du savoir qu'on imagine être la vérité. C'est ce qui fait que la réplique incongrue de « Y » peut être entendue par « X » comme si elle venait d'une place tierce: je veux dire que « X » en sera « frappé » comme d'un mot qui vient du lieu de sa vérité, sans pour autant attribuer à « Y » le savoir sur cette vérité.

L'alternative est la suivante: le signifiant « sept » produit-il « X » comme Sujet pour quelques zones mal avouées de son savoir d'histoire, ou bien pour une chaîne signifiante qui serait sa vérité, et qui ne prendrait figure d'histoire, de savoir historique que dans la méprise du transfert? C'est par cette méprise, que « X » croirait gagner du savoir, en l'occurrence touchant sa « vérité » historique, alors qu'il n'en gagne que touchant un savoir historique qu'il croit être sa vérité.

Dans le premier cas, le Sujet dont nous parlons est le même que le sujet de la psychologie; si on lui accorde une deuxième topique, on dira au mieux qu'il a « délogé le Ça », en considérant son gain de savoir comme isomorphe à la vérité. L'embêtant, si l'on choisit cette première lecture, c'est qu'une parole à la cantonade, telle celle de « Y », produit des effets excédant de beaucoup ceux que produirait la révélation directe faite à « X » de ce qui le tracasse et qu'il estime, après coup, avoir appris dans sa petite aventure. C'est même là l'os de toute conception pour laquelle le savoir supposé serait isomorphe à la vérité: on ne voit pas pourquoi, s'il en était ainsi, la communication d'un savoir n'aurait pas les mêmes effets qu'une parole.

Mais on peut le croire et faire de l'analyse une pratique pédagogique où l'on dirait aux gens leurs quatre vérités. Mais, si l'on peut, dans l'après-coup d'un effet produit, confondre ainsi le gain de savoir qui l'accompagne avec ce qui l'a déterminé, la confusion ne saurait, dans une pratique attentive, tenir à l'épreuve. Quel analyste n'a pas regretté - ne fût-ce qu'au début de sa pratique - la nullité des effets produits par

la communication à son patient d'un quelconque savoir, qui devait en revanche, plus tard, surgir tel quel chez ledit patient - comme s'il n'avait jamais été entendu -, à l'occasion d'une transformation radicale qui était, elle, l'effet certain d'une intervention signifiante de l'analyste?

Si une analyse peut aboutir, c'est-à-dire si elle peut ne pas éterniser la poursuite de la méprise du transfert sous la forme de la croyance en un savoir à acquérir sur la vérité, il faut que sa pratique soit radicalement distincte d'une épistémophilie à deux.

Ce qui demande déjà que l'analyste ne reconnaisse pas à l'inconscient le statut d'une substance et en dernier ressort d'un objet de connaissance, ce qui se traduit vous le savez par des expressions comme « les signifiants d'un sujet », au sens de « l'inconscient de quelqu'un ».

Pour le dire autrement, à partir d'une interprétation qui arrête un signifiant déterminé, l'analysant peut le considérer éventuellement comme un de ses « signifiants inconscients », mais cela relève des conséquences attendues du transfert, et ne signifie en rien qu'un tel signifiant soit un « signifiant inconscient », ou même que des « signifiants inconscients » existent. Je veux dire que rien ne prouve que la détermination morphologique d'un signifiant considéré après coup comme « inconscient », précède l'interprétation.

Ce qui amène tout de suite une objection, car on va dire que les signifiants d'une chaîne en question ne se sont justement pas présentés « au hasard », au moment où une interprétation pouvait les arrêter. Dont acte. Mais que signifie qu'ils ne se sont pas présentés au hasard, sinon que c'est l'interprétation qui en a établi la nécessité? Ils ne peuvent être dits nécessaires, à leur place et dans leur morphologie, que dans l'après-coup de l'acte qui les fait exister. S'ils sont nécessaires, ils le sont dans le gain de savoir de l'analysant; au plus, on peut remarquer que ce gain de savoir concerne des morphèmes qui ont existé comme signifiants à des moments clés de l'expérience analytique, c'est-à-dire à des moments clés tout court, au moins pour l'analysant. Il n'y a là rien d'autre que ce que le patient retient de sa cure.

Dans l'acte analytique, ce qui est efficace, ce qui opère, n'est pas le rappel, voire la révélation ou la rencontre avec un morphème signifiant déjà inscrit; mais plutôt le forçage d'un nouveau parcours symbolique. Que ce forçage se fasse

par le biais du signifiant, c'est certes ce qui induit à penser que le signifiant comme tel - par sa détermination matérielle - le produit.

Les conséquences de tout cela sont importantes :

Si l'on considère que l'interprétation révèle des signifiants déjà présents dans l'« inconscient du sujet », la fonction de l'analyste ne diffère pas de ce qu'elle est dans une cure comprise comme mémorisation et spéculation. Il s'agit de faire apparaître ce qui est déjà là, jusque dans sa détermination matérielle, et qui de toute façon s'impose selon sa loi et ses temps propres: la conduite à suivre étant de repérer et d'attendre. Une attente patiente, puisqu'il y aurait un temps nécessaire pour faire le tour de la mémoire inconsciente. Je ne vois pas, par exemple, qu'il y ait d'autre principe possible à la base de cette réglementation de la didactique qui impose, dans l'Association internationale de psychanalyse, un quota d'heures fixes au candidat. C'est qu'en effet, selon ce choix, le processus analytique est quantifiable: même si on le reconnaît indéfini, voire infini (on ne fait jamais le tour complet de « son » inconscient), d'être quantifiable, il est continu. C'est-à-dire qu'une analyse pouvant s'interrompre sans être finie, une certaine durée correspond à un certain approfondissement, et une deuxième tranche peut toujours être reprise comme une suite homogène à la première.

La rémunération de l'analyste peut alors être comprise comme rémunération d'un temps social, dont le remboursement est pour le coup envisageable: pourquoi, d'ailleurs, le droit à la connaissance par chacun de « son » inconscient ne serait-il pas social, comme le droit à la scolarité obligatoire?

D'autre part, rien ne s'oppose à la régularité de l'espacement et de la durée des séances. Au contraire, le processus étant continu et quantifiable, l'idéal de la pratique est le temps continu et l'on ne se rangera que par nécessité et convenance aux cinq ou six séances hebdomadaires, dans l'idée que la durée de l'analyse est la somme arithmétique du temps qu'un patient consacre à ses séances.

Plus: en un sens, l'analyste ici ne peut se tromper, si ce n'est par omission; et, le cas échéant, l'analysant ne payera jamais de telles erreurs que d'un retard - ce qui est certes rassurant: en effet, si ce qui opère est le repérage de

signifiants déjà morphologiquement déterminés et de toute façon voués à revenir dans la répétition, en pointer d'autres au passage ne serait qu'un acte sans conséquence, sauf si la suggestion s'en mêle.

En revanche, si l'on considère que l'interprétation fait exister des signifiants au départ quelconques, la fonction analyste s'en trouve transformée. Car l'analyste ne saurait concevoir ses interventions comme des tentatives pour repérer ce qui serait déjà là en dépôt: elles visent plutôt une modification de la structure, dont il est responsable. Les conséquences sont que :

L'analyse ici est difficilement quantifiable, car le processus est qualitatif. Ce qui le soumet à un temps non cumulable: la durée d'une cure est le temps qu'il aura fallu à un sujet pour aller au bout de l'expérience qu'il tente. Rien ne peut être décidé a priori, ni la durée de la cure, ni la durée des séances, ni l'espacement de celles-ci, puisque tout obéit à la contingence d'une expérience effective. Les dénommées deuxième ou énième tranches ne s'additionnent pas, mais valent dans leur singularité.

On ne saurait dire non plus que la rémunération de l'analyste soit une simple rémunération de temps social: la difficulté de comptabiliser le temps de l'analyse pose, au moins, la question de la fonction du payement.

Pas de droit à l'analyse non plus: car on peut bien exiger l'accès de tous à une connaissance, mais il faut vouloir une expérience.

Enfin, si l'intervention dans le transfert produit un effet dont l'à-propos se mesure, non pas à la retrouvaille d'un signifiant présumé inconscient, mais dans la direction de la cure, l'analyste est comptable de ses erreurs et celles-ci ne sauraient être sans conséquence.

Si la décision dans cette alternative (qui peut se formuler ainsi: l'inconscient, est-il une substance ou est-il solidaire du transfert?) revient finalement à l'éthique, est-ce seulement par notre impuissance à trancher la question sur le plan cognitif? En fait, les hypothèses de la théorie psychanalytique ont toujours valeur éthique.

Et il existe un principe éthique qui permet d'évaluer ces expériences; car, si l'analyse est fondée sur la méprise du transfert, sa fin propre doit comporter la liquidation possible de cette

méprise.

Ce principe est bien l'enjeu de notre alternative. Car, si l'inconscient est à connaître, quelle que soit l'issue d'une cure (inconscient connu, pas encore connu ou jamais vraiment connu, c'est-à-dire qu'elle soit l'issue perverse, obsessionnelle ou hystérique), elle n'ira pas sans accréditer la supposition d'un savoir à la place de la vérité.

Or, il s'agit de conduire l'expérience analytique à l'opposé de la constitution d'un savoir, qui à la fois entretiendrait le corps de l'Autre, et pourrait se faire phallus pour parer à son manque. C'est-à-dire que l'expérience analytique doit être conduite vers le constat (si l'on peut appeler constat un vécu qui ne s'accompagne pas d'une prise de conscience) qu'il n'y avait pas chez l'analyste de savoir pour donner corps à l'Autre, voire que, comme supplément au manque de ce corps, on n'est rien, d'autant moins un savoir. La liquidation du transfert tient à l'expérience qu'il y a déjà inéluctablement méprise dans la structure même, puisque la division dans le langage produit la place de la vérité de telle sorte qu'elle est supposée être un savoir et ainsi imaginée. Et cette inévitable imagination c'est cela même qui constitue le corps dont on sert la jouissance. C'est donc un principe éthique qui tranche en faveur de l'hypothèse pour laquelle l'inconscient est solidaire du transfert.

LE SECRET EN PSYCHANALYSE

En écho à cette question de la transparence que j'évoquais au début, je voudrais y articuler la parole du psychanalyste comme mi-dit.

On sait que Lacan va revenir à plusieurs reprises sur cette affaire affirmant qu'il n'y a de vérité que dans le mi-dit.

«Le mi-dire est la loi interne de toute espèce d'énonciation de la vérité, et ce qui l'incarne le mieux, c'est le mythe.»¹

«Le mythe ne saurait avoir d'autre sens que celui [...] d'un énoncé de l'impossible.»²

¹ Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, séminaire XVII, Paris, Seuil, 1991, p. 127.

² *Ibid.* p.145.

Citons également dans le séminaire qui nous occupe cette année :

*S'il y a quelque chose que toute notre approche délimite, et qui a assurément été renouvelé par l'expérience analytique, c'est bien que nulle évocation de la vérité ne peut se faire qu'à indiquer qu'elle n'est accessible que d'un mi-dire, qu'elle ne peut se dire tout entière, pour la raison qu'au-delà de sa moitié, il n'y a rien à dire. Tout ce qui peut se dire est cela. Ici, par conséquent, le discours s'abolit. On ne parle pas de l'indicible, quelque plaisir que cela semble faire à certains. Il n'en reste pas moins que, ce nœud du mi-dire, je l'ai illustré la dernière fois, d'indiquer comment il faut en accentuer ce qu'il en est proprement de l'interprétation, ce que j'ai articulé de l'énonciation sans énoncé, de l'énoncé avec réserve de l'énonciation, j'ai indiqué que c'était là les points d'axe, de balance, les axes de gravité, propres de l'interprétation, d'où notre avancée doit profondément renouveler ce qu'il en est de la vérité.*³

Cela nous amène à poser les questions du secret et de l'énigme. Lacan à la page 39 aborde cette question.

*Je pense que vous voyez ce que veut dire ici la fonction de l'énigme – c'est un mi-dire, comme la chimère apparaît un mi-corps, quitte à disparaître tout à fait quand on a donné la solution.*⁴

Je voudrais montrer qu'à la différence de ce qu'avance Lacan, l'énigme se différencie du mi-dire.

Alors partons du secret si vous le voulez bien.

Il y a cette jolie formule qui dit que le secret c'est quelque chose qu'on ne dit qu'à une seule personne à la fois ! Ce qui signifie qu'un secret a besoin d'être dit, de passer par la parole pour avoir le statut de secret. Évidemment nous sommes là dans le champ conscient, qu'en est-il sur le plan de l'inconscient ?

On pourrait dire que ce qui est important dans la psychanalyse, c'est la transmutation de la parole, sa remise en circulation dans la vie, le côté secret de la chose étant secondaire et profondément fantasmatique. Si secret il y a, ce serait dans le mécanisme lui-même qui empêche

³ *Ibid.* p. 58.

⁴ *Ibid.* p. 39.

la parole d'advenir, parce que secret, il est difficile à mettre en œuvre, comme un code est secret parce qu'on l'a chiffré; ça n'a rien à voir avec le contenu du message mais avec le dispositif secret du codage.

Un secret doit être recelé à l'insu de tous, y compris de son détenteur. Le vrai secret, ce n'est donc pas le contenu du message, il est lui-même dérisoire, c'est un secret de Polichinelle comme celui concernant l'affaire Greenpeace par exemple, ou ce qui doit rester caché, c'est le fonctionnement des services secrets. Nous dirions en termes d'école que le vrai secret, c'est le fonctionnement même de l'inconscient. D'où l'idée que la nécessité de préserver le secret paraît donc inutile, l'inconscient, ça ne s'épuise pas, heureusement parce que cela reviendrait à dire qu'à dévoiler un secret on épuise ses ressources vitales ou que l'inconscient est un contenant alors que l'inconscient ça décontenance ! Pour ma part, il est certain que les réserves de secrets sont inépuisables et l'idée d'en tenir un et de le garder, c'est vraiment l'occasion de se figer, c'est très étriqué et surtout mortifère. Mais tout le monde raffole de ça, c'est probablement parce que cela se vend bien, encore une fois comme l'affaire Greenpeace, ou tout ce qui s'étale aujourd'hui sur la place publique et que j'évoquais tout à l'heure avec la question de la transparence, mais c'est un mode de circulation complètement pervers et déplacé, en somme c'est ce qui s'appelle le commerce.

Si le secret c'est le fonctionnement même de l'inconscient c'est plus précisément quoi dans l'inconscient ? Et comment cela s'articule-t-il avec l'énigme ?

Rappelons que la psychanalyse a subverti la conception que l'homme avait de lui-même en le faisant déchoir de ses prétentions à détenir un jour les signifiants qui rendraient compte du sens de son histoire. Dans un premier temps, au début de son œuvre, alors que sa recherche était consacrée à élucider le sens du symptôme névrotique, Freud a d'abord cru que la jeune science qu'il élaborait allait restituer à l'homme en souffrance - en souffrance d'une lettre -, avec la signification de cette lettre déchiffrée, l'accès à la vérité de son désir. La psychanalyse a été ainsi pensée, un moment, comme une herméneutique de l'inconscient. Ce n'est qu'au terme d'une vingtaine d'années que cette prétention se trouva mise en échec par les conclusions imposées par la cure de l'Homme aux loups. Je vous le rappelle, nous y avons travaillé près de deux ans ici même, cette cure est vectorisée de bout

en bout par la reconstitution et la remémoration de la scène primitive d'un supposé coït parental, auquel aurait assisté le patient à l'âge de dix-huit mois. Cette analyse va en fait circonscrire au cœur du discours du sujet un trou dans le savoir inconscient - la place d'un défaut de représentation.

Cette cure a été ainsi le chantier où a été élaborée la notion d'un « refoulement originaire »¹ qui va bouleverser la théorie analytique en postulant au principe du système représentatif une représentation singulière, irréductible à toute prise en charge par la conscience et dont la fonction est de « fixer » la pulsion. En effet, les autres représentations secondaires (celles que détermine la cure analytique) ne sont que des déléguées subsidiaires de ce premier représentant auquel le sujet n'aura jamais accès. C'est ça le refoulement originaire du représentant du sujet qui subvertit la conception de l'homme issue du Cogito, en établissant qu'il y a au principe du sujet et du monde un point imprenable au savoir, un secret interdit.

LA SIGNIFICATION DU PHALLUS

Ce « représentant » perdu c'est le signifiant phallique (Φ) et on se souvient que c'est à partir du cas du petit Hans que Freud va en effet déterminer les trois actes qui scandent chez le petit garçon l'introduction au manque, accomplie dans la « reconnaissance » du phallus. Je vous rappelle que c'est un drame en trois actes qui à partir de la relecture de Freud par Lacan peut se résumer ainsi :

Le premier acte retrace comment le pénis du petit garçon, point de focalisation durant les premières années d'une jouissance narcissique autoérotique, est à un certain moment négativé au lieu de l'Autre, quand la croyance infantile qui l'attribuait jusqu'ici aux deux sexes est l'objet d'un refoulement à la suite de la découverte des organes génitaux de la femme. Cette révélation vient signifier à l'enfant le défaut essentiel qui le marque et qui frappe en même temps l'Autre du langage et la réalité.

¹ Déterminée dans l'essai «Le refoulement» de 1915, recueilli dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 48.

Le deuxième acte marque la consécration de cette signification, effectuée autour d'un nouveau personnage introduit sur la scène qui est la mère. Au temps où la femme était pour l'enfant pourvue d'un pénis au même titre que l'homme, le petit garçon manifestait une curiosité ardente (Sehnsucht) pour le « supposé pénis » de la mère. Or à un moment, nous dit Freud, il ad- vient un phénomène de retournement au terme duquel la curiosité de jadis se transforme dans son contraire: le sexe de la mère devient pour l'enfant un objet d'aversion (Abscheu), senti- ment qui traduit le refoulement de la croyance primitive au pénis maternel.

Le troisième acte décrit le retournement du retournement, quand le pénis maternel refoulé fait retour métaphorisé sur le corps de l'autre femme comme phallus, sous les traits notam- ment de certaines figures élues (la vierge, la putain)¹. Au dénouement du drame, la femme est donc instituée comme lieu du phallus, privi- lège qui lui confère ce qu'on appelle son charme et qui constitue le mystère de la féminité.

Puis il y a un épilogue à ce drame.

En effet, la conclusion de ce processus long et compliqué, que Freud désigne du nom de complexe d'Œdipe, c'est que le désir de l'homme ne se fixe pas sur le corps de la femme considéré comme tabernacle qui détiendrait l'agalma. En effet le sujet doit être introduit à la vie, par le fait que le signifiant phallique est lui- même métaphorisé une seconde fois sous les espèces de diverses représentations secondaires, constitutives de la réalité psychique, c'est lors- que par exemple divers objets in-signifiants (les petits « biens », les petits « riens ») sont appelés par le sujet comme substituts du signifiant per- du pour soutenir dans le monde du semblant l'ombre de la Chose et faire tourner la noria du désir. La psychanalyse nous apprend que ce happy end n'est cependant pas toujours assuré. Et c'est parce le happy end n'est pas toujours assuré que nous rencontrons l'énigme, que nous passons du secret à l'énigme.

Ainsi l'énigme concerne les destins du phal- lus dans la névrose et la perversion. (Nous lais- sons de côté la psychose, puisqu'elle trahit

l'échec radical du refoulement originaire par la forclusion).

AU-DELA DU SECRET, IL Y A DONC L'ENIGME

Ce sont donc les modalités de ce ratage du retournement du retournement au troisième acte du drame qui positionne la femme comme site du phallus et lieu de l'interdit et ce sont ces modalités qui vont déterminer les « choix » de la névrose.

Dans l'hystérie, qui est la forme la plus cul- turalisée de la névrose, le sujet bricole, pour tenir le rôle du signifiant phallique, une femme érigée, parfois jusqu'au ridicule, en phallus postiche. Freud a montré avec humour que telle était la solution banalisée exploitée par la mode : Freud nous dit dans *Genèse du fêti- chisme*.

« Nous comprenons pourquoi même les femmes les plus intelligentes se comportent sans défense face aux exigences de la mode. C'est que pour elles le vêtement joue le rôle des formes du corps et que porter les mêmes vêtements [que les autres femmes] signifie qu'elles sont capables, elles aussi, de montrer ce que les autres femmes sont en mesure de montrer, c'est-à-dire que l'on va pouvoir trouver chez elles tout ce que l'on est en droit d'attendre vérita- blement d'une femme »

Le phobique va installer en lieu et place du signifiant inter-dit, un « interdit » fabriqué de toutes pièces (l'objet phobique), qui lui permet de constituer une pseudo-réalité en forme de jeu de l'oie, où ça clignote entre l'angoisse et l'inhibition, et le clignotant règle le déroule- ment d'une partie dont le seul enjeu est de main- tenir le sujet à distance respectueuse de son désir.

Mais c'est la névrose obsessionnelle, toute- fois, qui produit la démonstration la plus éclat- tante du ratage du retournement du retourne- ment, en nous présentant un personnage enga- gé, sans repos ni répit, dans la quête torturante d'un phallus féminin, échappé à tout effet de métaphorisation. C'est le patient de Freud connu sous le nom de l'Homme aux rats qui a laissé à la postérité une figure exemplaire, dont il livre la clef dans le récit d'une scène vécue à l'âge de cinq ans: *« Nous avions une jeune et très belle gouvernante, Mlle Pierre [Fraulein Peter]. Un soir, elle était étendue, légèrement vêtue, sur un divan, en train de lire; j'étais cou-*

¹ Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », dans *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1985, p. 55-65

*ché près d'elle. Je lui demandai la permission de me glisser sous ses jupes. Elle me le permit, à condition de n'en rien dire à personne. Elle était à peine vêtue, et je lui touchai les organes génitaux et le ventre, qui me parurent singuliers. Depuis, j'en gardai une curiosité ardente et torturante de voir le corps féminin. »*¹

La clinique d'Ernst Lanzer met en évidence le ratage du procès de métaphorisation phallique normalement accompli sur le corps de la femme, constitué alors comme lieu du mystère. La curiosité du sujet est chez l'obsessionnel, focalisée sur le sexe féminin, qui se découvre comme étant non plus le site d'un secret mais l'espace de recel d'une énigme à laquelle le sujet va vouer sa vie jusqu'à la mort.

L'ÉNIGME DANS LA NÉVROSE ET DANS LA PERVERSION

L'énigme se présente ainsi comme un avatar effroyable du secret, que la mythologie a incarné dans le masque de Gorgô, qui est la figuration transparente du sexe féminin, dont la vision pétrifiait les infortunés qui avaient été affrontés à elle.²

Mais il faut distinguer deux formes d'énigme, la première inscrite au registre de la névrose, la seconde au champ de la perversion. C'est le ratage qui va concerner la névrose, l'échec qui va concerner la perversion.

Lorsque l'Homme aux rats découvre le sexe de Mlle Pierre comme « curieux », il emploie un terme roman (*curios*) qui trahit, au-delà d'une simple défaillance de sa langue maternelle, un défaut plus profond du système symbolique qui marque le vagin de l'affect d'**inquiétante étrangeté**, lequel, en bout de chaîne, dénonce le **ratage** du refoulement originaire (du phallus) L'inquiétante étrangeté, nous dit Freud,

trahit toujours l'émergence d'un refoulé originaire.³

La réaction du pervers est, nous dit Freud, complètement différente: confronté à la vision du sexe féminin, le fétichiste témoigne d'un sentiment d'« étrangeté » (*Enfremdung*), qui indique qu'à la place du vagin il y a dans le système symbolique du sujet un pur et simple trou qui exprime, cette fois, un **échec** du refoulement originaire⁴. Laissons ici de côté le fait que le démenti du manque de pénis de la femme va sauver le pervers de la psychose et attachons-nous aux conséquences cliniques différentes dans le cas du ratage et dans celui de l'échec.

Dans la névrose, marquée par le **ratage**, le sujet va être, nous l'avons vu, la proie d'une curiosité torturante de voir le corps féminin. La vie de l'obsessionnel va être ainsi vectorisée par une pulsion à savoir (*Wissensdrang*), qui aura électivement pour objet le sexe de la femme, mais qui pourra aussi être métonymisée dans divers objets secondaires (études, voyages, collections), déplacement qui rend compte des dispositions particulières de ces patients pour la recherche. Le caractère essentiel de cette démarche est que le sujet poursuit, dans ce cas, le projet de **prendre au savoir** le signifiant « impossible » à partir du système signifiant. C'est une quête de signifiant à partir du système signifiant.

Colette disait que, se glissant sous les jupes de la femme, la main de l'homme remontait jusqu'à l'impossible.

DE LA QUÊTE DU SIGNIFIANT À LA TRAQUE DE L'OBJET

Le pervers est, lui aussi, confronté à l'énigme du manque de l'Autre. Mais il ne s'agit pas de la même énigme. Nous parlons d'« étrangeté » qui frappe le vagin, cela signifie que celui-ci est hétérogène au registre signifiant et qu'il est donc exclu de l'appréhender avec du signifiant. Voilà pourquoi la quête (question) du phallus, qui était menée à travers

¹ Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », dans *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1975, p. 202-203.

² Freud, « La tête de la Méduse », dans *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985, p. 49-50 et J.-P. Vernant, *La Mort dans les yeux*. Figures de l'autre dans la Grèce ancienne, Paris, Hachette, 1985, p. 50-79.

³ Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 209-263

⁴ Freud, « Le fétichisme », dans *La Vie sexuelle*, op. cit., p. 135.

le dédale des représentations pour l'obsessionnel, est ici remplacée dans la perversion par une traque réelle.

La clinique des perversions nous apprend que le sujet a passé, à rebours, la frontière de l'Œdipe, si l'on définit l'Œdipe comme la mise en place dans l'inconscient du signifiant phallique, qui est en même temps le signifiant du père mort et le signifiant de la Chose. On sait par exemple chez les héros de Sade la volonté d'affronter la Chose elle-même.

Cette volonté d'affronter la Chose elle-même c'est également la réponse d'Œdipe à la Sphinge, voilà pourquoi on peut dire qu'Œdipe est pervers ! Cette réponse constitue le véritable outrage au symbolique qui entraînera plus tard, au-delà du meurtre du père et de l'inceste avec la mère, la peste sur Thèbes, expression du déchaînement des forces de Thanatos dans le réel. Le personnage de la Sphinge c'est la figure ambiguë, dressée aux portes de Thèbes comme gardienne du symbolique, donc de la loi du père, mais chargée également de tenir l'avant-poste du monde de la Chose, dont tous les témoignages de la mythologie établissent qu'il est celui qui a été imparté aux Mères.

L'énigme désigne ainsi la part indicible du réel qui est maintenue cachée sous la couverture qui est jetée par le discours, sur l'horreur de la Chose et non pas comme cela le deviendra plus tard où même dans le langage courant, où on attribue à l'énigme une " solution " cachée, un divertissement, voire une devinette.¹

La question que pose la Sphinge est nouée au point d'horreur du langage, elle doit rester sans réponse alors qu'à l'inverse, la parole oraculaire, le mi-dit, fonctionne comme interdit, elle est faite pour être interprétée. Et là nous retrouvons Lacan. En interprétant l'ininterprétable, Œdipe, a donc forcé le cœur ombilical du langage.

LA MORT DE LA SPHINGE

Un autre fait intéressant c'est que la question de la Sphinge (« Quel est l'animal qui marche sur quatre pattes, sur deux pattes, sur trois pat-

tes ? ») atteste que le monstre n'attendait à Thèbes personne d'autre qu'Œdipe.

En effet, sous le couvert de l'énigme, c'est la généalogie propre d'Œdipe qui est désignée, puisque dans la généalogie d'Œdipe tous les pères, à chaque génération jusqu'à Œdipe lui-même, le « pied enflé », portent inscrits dans leur nom un défaut affectant la démarche. La question fatidique interroge donc Œdipe, le dernier des Labdacides, en deçà du point où la nomination l'inscrit dans la lignée symbolique des pères dont le maillon originaire est à jamais perdu.²

La question de la Sphinge c'est l'énigme par excellence parce qu'elle place le héros devant le limen (seuil) sacré qui marque la frontière du symbolique. En répondant à l'énigme, Œdipe force donc ce qu'il a jadis respecté. En énonçant le signifiant de sa cause, il trouve le réel de la paternité. En mettant un nom, au point de défaillance de la nomination, il commet un outrage envers le logos, que sanctionne sur le champ la mort de la Sphinge qui était sa gardienne. La folie d'Œdipe démontre que la vérité de l'origine est hors discours et qu'il n'y a pas de mots pour dire le réel de la paternité. L'énigme n'est pas « une question à laquelle on postule qu'il n'y aura pas de réponse » comme le dit Claude Lévi-Strauss. C'est une question qui ne doit pas avoir de réponse. L'exploit d'Œdipe signe l'abolition de la Loi et de tout ce qu'elle autorise : l'échange et le partage. Parce qu'elle se présente comme un dire de vérité absolu, la réponse à l'énigme marque la ruine de la communication et conduit au chaos et à la mort.

Et effectivement, là, on peut retrouver Lacan lorsqu'il dit que : « l'énigme est quelque chose qui nous presse de répondre au titre d'un danger mortel. »³

Voilà ce que je voulais apporter comme éléments pour contribuer à la réflexion de cette année. Il me semble que cette question d'un dire absolu est une question qui insiste aujourd'hui dans notre social, sans doute en rapport avec le discours dominant de la science.

² Freud, *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1986, p. 169.

¹ Dans son séminaire sur *Le Sinthome*, (1975-1976), leçon du 13 janvier 1976, Lacan se demandait qu'est-ce qu'une énigme? Et il formulait "c'est une énonciation telle qu'on n'en retrouve pas l'énoncé".

³ Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, séminaire XVII, Paris, Seuil, 1991, p. 118.

Tout voir, tout dire, tout montrer, ne rien cacher, ne pas mentir, que ce soit vrai et vérifiable, lever le voile, c'est sans doute favoriser l'accès à l'information, parfois à des connaissances mais pas au savoir qui lui nécessite le partage, autre façon de nommer ce que j'évoquais en parlant d'entre. Dans ce partage tel que je l'évoque et qu'on peut appeler dialogue mais qui n'est pas celui de la communication, il est moins question de répondre que de mettre en jeu la parole partagée. Le dialogue c'est comme l'amour ça doit se faire à trois. Il y a les deux qui dialoguent et le dire qui les empêche de ne pas s'entendre dans un dialogue impossible. Et c'est déjà ce à quoi nous a invité Freud.